

Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 30 (1973)
Heft: 6

Rubrik: Ce qu'ils pensent du sport d'élite

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ce qu'ils pensent du sport d'élite



Pierre Graber

Dans les années vingt, Berne possédait une large avance dans ce domaine sur tous les cantons romands. Je peux en témoigner. Cette façon de concevoir les heures de gymnastique ne pouvait que fortifier l'enthousiasme des sportifs en herbe.»

L'Aide au sport suisse trouve l'adhésion de M. le conseiller fédéral: «Il est naturel de permettre aux meilleurs représentants helvétiques de lutter sur un pied d'égalité avec les champions étrangers. Nécessairement, un tel effort implique de l'argent. L'initiative privée a son rôle à jouer.»

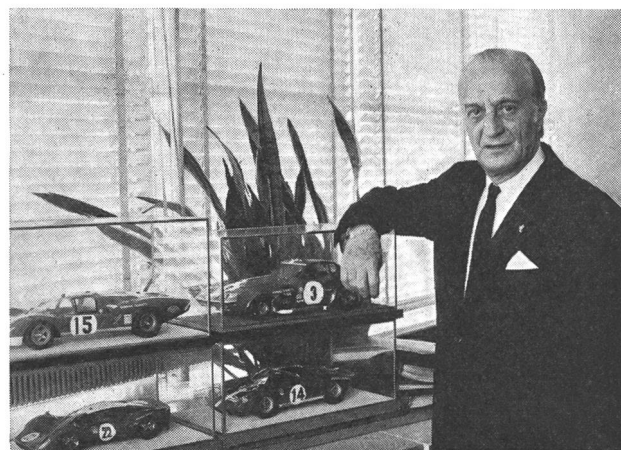
Avant d'occuper à Berne les plus hautes fonctions, le chef du Département politique œuvra longtemps comme virtuel ministre des sports à Lausanne alors qu'il était syndic de la ville. Il a gardé de cette expérience un sens aigu du possible: «Si l'on tient compte de nos limites géographiques — nous ne sommes pas un grand pays — le sport suisse tient sa juste place dans le concert international. Il serait cependant dangereux de verser dans l'autosatisfaction. Il faut toujours progresser. On le peut d'ailleurs à tout âge. Ainsi, depuis que les promenades dans les bois du Jorat ont remplacé pour moi le tennis, je découvre grâce à Paul Martin une nouvelle gymnastique respiratoire.»

Ancien président du Lausanne-Sports, M. Pierre Graber est, à l'instar de la majorité de ses collègues du Conseil fédéral, un sportif convaincu. Et dès son plus jeune âge, comme il se plaît à le souligner: «J'avais cinq ou six ans lorsque j'assistais déjà à d'épiques derbies chaux-de-fonniers de football. Je suis donc parfaitement acquis au sport d'élite dans la mesure où il suscite l'engouement des jeunes, provoque l'envie de les imiter. On voit mal d'ailleurs comment ce besoin, ces vocations sportives, naîtraient autrement!»

De la nécessité du sport, le conseiller fédéral romand s'en explique avec netteté: «L'un de ses aspects les plus positifs est certainement le renforcement de la personnalité qu'il procure.» Pédagogue mais non pas démagogue, le chef du Département politique, qui est en fait notre ministre des affaires étrangères, se refuse à lier résultats sportifs et prestige national: «L'image de la Suisse, ce n'est pas ça! Nous n'avons pas à démontrer notre grandeur. J'admets cependant que des succès, dans certains sports, comme le ski, représentent une belle propagande et constituent un réel support économique.»

Ce sens de la mesure, de la modération, ne dispense pas la Confédération de ses obligations, estime M. Graber: «L'Etat a le devoir de fournir les installations, les terrains aux sportifs. En un mot, l'équipement indispensable afin de faciliter l'essor du sport.» Il émet à la fois un reproche et une suggestion: «On utilise mal la nature. Nous avons la chance de vivre dans un pays où le tissu urbain n'a pas tout envahi. Les bois, les rivières, la montagne, les espaces verts sont encore à portée de mains. La création des parcours Vita, la vogue du ski de fond sont d'excellentes innovations qui devraient profiter davantage aux écoliers. Il suffirait d'un peu d'imagination.»

Gymnastien dans la Ville fédérale, notre interlocuteur égrène des souvenirs de jeunesse: «L'enseignement du sport scolaire était exemplaire à Berne. Rien de rebutant. La base en était l'athlétisme léger. Des compétitions intercollèges étaient organisées régulièrement.



Georges Filipinetti

L'homme sort du commun. Ce prince de l'industrie s'est taillé un fief à sa mesure dans le monde de l'automobilisme. Chaque année, ses féaux se retrouvent dans ce château de Grandson qu'il a sauvé de la décrépidité. Georges Filipinetti est mieux qu'un mécène, un animateur.

Il créa son écurie afin de faciliter les débuts de Joseph Siffert en formule I. Le concours financier apporté au pilote fribourgeois fut le départ d'un effort qui se poursuit saison après saison, dans des conditions plus dures: «L'amateurisme touche à sa fin en sport», répète volontiers Georges Filipinetti.

Quarante années passées sur les circuits lui ont laissé une brassée de souvenirs. Il évoque cette barrière de l'argent qui exerçait autrefois une véritable ségrégation: «Seuls les pilotes fortunés pouvaient obtenir quelques résultats». Sur l'amertume et les espoirs déçus de sa jeunesse, il a pris une éclatante revanche en se faisant l'artisan d'un effort inlassable afin de placer la haute compétition automobile au niveau du plus grand nombre.

A l'éclosion du sport d'élite — dont il est naturellement un chaud partisan — l'industriel genevois voit en Suisse un obstacle de taille: «La peur du risque et des responsabilités est un travers typiquement helvétique. Il est des décisions, des options, qu'il faut savoir prendre au moment opportun. Or, trop souvent, on tergiverse et les mesures attendues interviennent de façon trop tardive! «C'est la mentalité des dirigeants qui doit changer.» A l'appui de cette constatation amère, Georges Filipinetti rappelle ses déboires avec le Rallye de Genève et d'autres épreuves motorisées, premières victimes de cette pusillanimité.

Individualiste farouche, le patron de la «Scuderia» Filipinetti s'oppose à l'immixtion de l'Etat dans l'Aide au sport suisse: «Il appartient à l'initiative privée de s'en préoccuper, avec la contribution, bien entendu, des clubs sportifs.»

Pragmatique, il plaide pour une souplesse d'intervention totale dans ce soutien aux représentants de l'élite nationale: «Il y a cent façons de les aider!» Faisant état de ses propres expériences, il souligne le rôle à tenir dans certains domaines de la publicité commerciale, sous la forme de «sponsors». Georges Filipinetti s'étonne d'autre part que la Suisse romande ne soit pas mieux intéressée et orientée par ce mouvement de l'Aide au sport suisse. Il souhaite que cet organisme découvre des personnalités suffisamment dynamiques pour que naisse un véritable courant de sympathie à l'égard d'une cause essentielle.

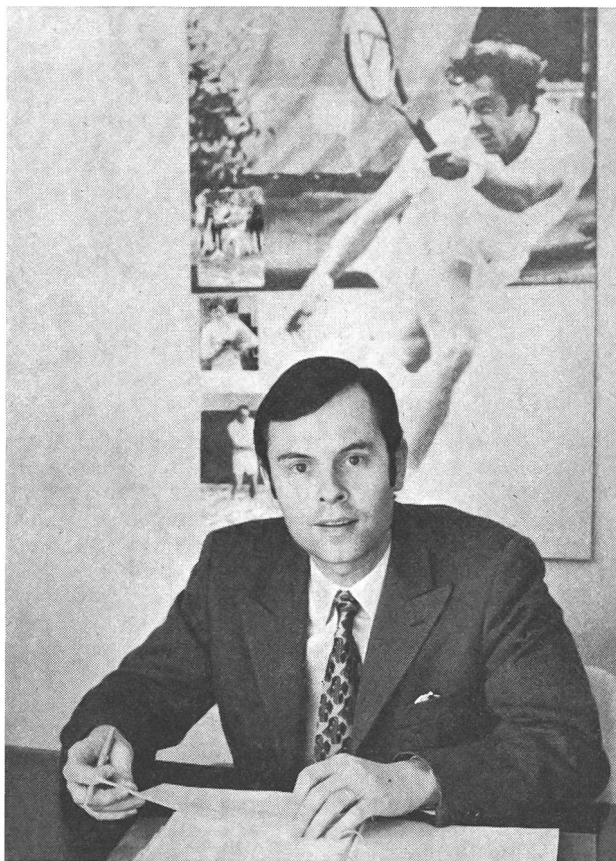
«Le sport est une excellente thérapeutique pour conserver son optimisme envers et contre toutes les vicissitudes de l'existence», conclut-il avec un accent à la fois enthousiaste et convaincu.

Bernard Auberson

«Il n'y a pas de sport de masse sans sport d'élite.» Bernard Auberson sait de quoi il parle. Cet ancien joueur de Coupe Davis s'occupe de la formation des «espoirs» de l'Association suisse de tennis et, parallèlement, il dirige à Genève la filiale d'un important institut d'éducation physique.

«Lorsqu'à ma salle, un Jean-Claude Killy fait de la musculation ou du «home trainer», on voit des quinquagénaires bedonnants être saisis par une saine émulation et suer sang et eau afin de figurer honorablement en si illustre compagnie. Les exploits des champions, la résonance des Jeux olympiques représentent notre publicité la plus efficace. Or faire un peu de sport, n'est-ce pas la meilleure des médecines préventives?»

Bernard Auberson revient au tennis et cite un cas précis à l'appui de sa thèse: «En Suisse, le nombre des joueurs a triplé depuis que «Tim» Sturdza a acquis



une certaine notoriété et a fait les gros titres des journaux. Le sport d'élite est la locomotive du sport de masse. L'être humain, dans tous les domaines, a besoin de modèles. Les gens copient tout naturellement les champions, maladroitement peut-être; mais l'exploit d'un Russi, d'un Merckx crée une forte motivation, que ce soit auprès des jeunes sportifs ou des moins jeunes.»

L'Aide au sport suisse est un sujet que Bernard Auberson (32 ans) évoque non sans quelques accents nostalgiques: «Si une telle forme de soutien avait existé il y a une quinzaine d'années, je ne serais probablement pas aujourd'hui le commandant d'une compagnie de grenadiers! A vingt ans, alors que j'avais gagné le titre de champion suisse juniors, j'aurais consacré quelques années exclusivement au tennis et du même coup je n'aurais pas cherché à assouvir à l'armée mon goût de l'action. Dire qu'à mes débuts, je dominais le Hollandais Tom Okker, l'un des meilleurs joueurs du monde... Je garde le regret de n'avoir pas eu les moyens d'aller jusqu'au bout de mes possibilités. Or je ne suis pas le seul dans mon cas en Suisse.»

Aux yeux d'un homme qui est confronté maintenant à des problèmes de gestion, l'Aide au sport suisse présente un autre avantage certain: «Elle oblige les fédérations à s'organiser, à rompre avec cet amateurisme aimable où bonne volonté n'est pas toujours synonyme de compétence. En sport également, on entre dans l'ère du «management». Il faut revoir les structures de direction afin que l'argent reçu soit utilisé d'une façon réellement rationnelle!»

J'allais oublier: les problèmes sportifs font même partie des préoccupations familiales de Bernard Auberson. Sa femme, Maja, mère de deux garçons (7 et 4 ans), n'est-elle pas l'une des meilleures joueuses suisses de tennis?